

Ma bulle

Anne Malena

Numéro 55, janvier 1990

Sens interdits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42646ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Malena, A. (1990). Ma bulle. *Liaison*, (55), 36–38.

Ma bulle

par Anne Malena

Je suis
une enfantbulle. Ma
naissance n'a été qu'illusoire.

Je n'ai jamais connu la douceur du sein maternel, ni le tendre support des bras paternels. Mes sens sont atrophiés, bandés à l'instar des pieds des petites Chinoises. Me feront-ils aussi mal si on leur rend un jour la liberté? Sont-ils seulement recroquevillés en attendant de pouvoir s'épanouir sans danger ou sont-ils la rançon de ma venue au monde? Cette bulle m'enveloppe et me protège depuis toujours. Sans elle, me disent-ils, je tomberais très rapidement malade et je mourrais peu après. J'y suis bien au chaud, sans hauts ni bas, atmosphère totalement contrôlée, peu de variété, mes contacts avec le monde extérieur jamais directs, amortis par la zone tampon qui nous sépare, qui filtre tous les microbes qui pourraient me faire du mal, mais qui brise en même temps tout élan que je pourrais prendre vers ce grand inconnu.

Pourtant je m'échappe. Chaque nuit, aussitôt que je suis endormie, une vieille femme pénètre dans ma bulle. Elle est grande et mince avec de longs cheveux gris aussi fins que des fils de soie. La peau de son visage est d'une douceur satinée, toute ridée et couverte d'un doux duvet blanc, et des grandes mains recèlent une chaleur moelleuse. Ses yeux presque noirs, très profonds, peuvent lancer des éclairs ou exprimer une tendresse infinie. Je l'adore ma vieille amie. Elle sait tout, elle connaît tout et elle comprend tout. Elle est universelle, elle n'a pas de nom. Elle change au gré des saisons et des périples que nous accomplissons ensemble. Elle m'appelle son ange de pureté. Elle me parle du monde, de sa multiplicité, de la beauté fulgurante de sa diversité qu'elle aimerait protéger des folies économiques de l'humanité. Elle m'offre une vue globale de toutes les espèces, animales, végétales et minérales. J'éprouve un certain dégoût à n'être qu'un objet scientifique. Je n'aurais guère survécu dans une autre culture. Est-ce que mon existence humaine isolée de son espèce a un sens quelconque? Ai-je une importance écologique aussi considérable qu'un insecte ou une forêt? Dans ma bulle, je ne vois même pas le monde tel qu'il est. Je n'ai aucune perception de profondeur, tout m'apparaît plat et plutôt flou. Les bruits me parviennent étouffés et distants. Je ne perçois aucune autre odeur que celles qui émanent de moi et je ne touche et ne goûte qu'à très peu de choses, tout ce qui me parvient à l'intérieur de la bulle devant être préparé spécialement, traité avec beaucoup de soin et stérilisé. Je ne peux donc manger que des mets préparés sous vide comme pour les astronautes. Peut-être devraient-ils m'envoyer dans la lune!

J'attends la nuit avec toujours beaucoup d'impatience. Ma compagne remonte ses cheveux en chignon tout en prononçant tout bas des formules magiques. Sa coiffure terminée, elle se penche vers l'équipement de support qui se trouve en dehors de ma bulle et trace au-dessus des signes cabalistiques. Je sens le monde trembler. La bulle bouge, se balance d'un côté, puis de l'autre pour finalement se dégager et se soulever. Nous nous élevons rapidement dans les airs pendant que je retiens mon souffle et nous survolons la planète à toute allure. En proie chaque fois à un émerveillement presque insupportable, je lève les yeux vers mon amie. Elle est toujours assise telle une statue, très pâle dans le bleu de la nuit, les yeux fermés, les jambes en tailleur, éclairée par la lune. L'imitant, je m'installe aussi confortablement que possible et j'attends. Au bout de quelques instants je sens la chaleur de sa vieille main sur la mienne et je suis son regard. Nous entrons là où il est impossible de pénétrer, nous creusons les mystères de l'univers et de notre planète. Nous nous baignons dans le resplendissement d'un soleil couchant sur le désert, nous buvons la splendeur du clair de lune sur l'océan. Je suffoque presque. Un festin des sens! Nous flottons au-dessus de montagnes grandioses, de vallées luxuriantes, de volcans à tous les stades d'irruption, de lacs et d'océans, de forêts tropicales.

Le décor au réveil me semble bien triste et déprimant, surtout à l'hôpital.

Je ne suis pas malade. Non, puisque ce dont je souffre est la négation même de la maladie. Il y a un espoir de me sortir de ce non-état. Il paraît qu'en me faisant don d'un peu de la moelle de ses os, ma mère pourrait me donner la vie une seconde fois. On me conseille, on me soutient, on m'encourage à subir l'opération. On me promet une vie meilleure et plus normale. Je recevrai ma première piqûre demain. Ce don du plus profond de l'être maternel va-t-il me permettre de déployer mes sens et de communiquer avec l'univers?

La vieille magicienne m'emporte loin, toujours plus loin. Nous avons partagé le ciel longtemps avec une troupe d'oisies sauvages cette nuit. J'ai aussi pu entendre l'appel roucoulant des grands cygnes de la toundra dont la gracieuse blancheur m'a éblouie. Subjuguée par leur majestueuse formation, j'ai voulu les suivre mais mon émerveillement a sauvé leur mystère.

La piqûre s'est bien passée. C'est la première fois que j'ai eu mal quelque part. J'ai dû apprendre le mot pour expliquer ce qui m'arrivait.

Nos voyages se troublent. Les sensations et les connaissances se précipitent. Mes questions pullulent, mon ignorance ne sera jamais comblée. Alors que je ne faisais que jouir auparavant, maintenant j'interroge et je me méfie. Nous avons survolé une grande étendue de désolation : ma compagne m'a expliqué les conséquences d'un accident nucléaire. Puis nous avons vu une ville construite autour d'une grande rivière brune qui, en certains endroits, brûlait. Je n'ai pas compris le feu sur l'eau, je n'ai pas compris le mot pollution et j'ai levé les yeux sur mon amie. Elle avait changé. Sa peau était grisâtre et elle pleurait silencieusement. J'ai touché cette eau qui lui tombait des yeux, son goût salé m'a surprise. Je ne connaissais pas les larmes, je n'avais encore jamais pleuré.

Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. J'ai mal. Mon estomac. On me dit que ce n'est rien, mais tout le monde semble préoccupé et on ne sourit plus autant qu'avant.

Ma vieille amie me regarde avec compassion. Nous parlons très peu mais nous nous comprenons facilement. Elle me semble plus fragile. Peut-être est-ce l'effet des connaissances que j'ai acquises au cours de ces dernières semaines. Je me sens touchée, meurtrie par tout ce que j'ai vu et visité, j'en respire et j'en vis la laideur et la beauté, je me tends de toutes mes forces vers les sons, les vues et les odeurs, j'essaie l'existence de tout et de tous en la filtrant par tous les pores de mon corps et de mon esprit. Je veux tout voir, tout sentir, tout entendre et tout toucher mais sans réduire le monde à l'esclavage. L'univers

n'est pas une ressource pour mes plaisirs. Le mal que je lui fais m'est nuisible aussi.

J'ai chaud, beaucoup trop chaud. Je dors beaucoup pendant la journée et je fais des cauchemars, de terribles cauchemars. Dans le dernier, un homme en blouse blanche, le visage couvert d'un masque à gaz, s'est approché lentement de ma bulle et l'a éventrée d'un coup de couteau. Je me suis réveillée juste au moment où il avançait le bras vers moi.

Nous survolons une côte magnifique. Nous sommes très au nord et ma vieille amie est belle cette nuit. Ses longs cheveux gris sont soigneusement disposés en deux longues tresses et elle est assise à l'indienne en train de scander une vieille chanson sacrée. Je n'en comprends pas les paroles, mais le langage me semble familier. C'est celui des êtres qui savent reconnaître qu'ils ne sont qu'une infime partie de la nature et qui font tout leur possible pour préserver l'harmonie qui les entoure et qui les englobe sans s'en rendre maître. La chanson me berce, me transporte et me rassure mais, tout à coup, le spectacle au-dessous de nous change. Les animaux et les oiseaux de mer sont en proie à une confusion et à une terreur terribles. La marée noire a transformé leur coin de l'univers en un cloaque indescriptible de meurtre et de destruction. Le silence de la loutre, se débattant contre les brûlures du mazout, et l'adieu lugubre et lancinant du huard condamné à mort me transpercent d'une douleur rouge vif et me vident de toute substance. La vieille femme a poussé un cri rauque et a disparu. J'ai vu quelques minutes plus tard un magnifique aigle royal passer tout près de ma bulle et se diriger vers la falaise.

Non! Non! Je ne veux pas, je ne peux pas. Non, j'ai peur d'étouffer, ne me forcez pas, aidez-moi, je ne suis pas prête, le monde me fait trop peur. Je ne peux ni retourner en arrière ni avancer plus en avant. Je suis bloquée. Je ne peux pas me séparer du seul monde que je connaisse et je ne peux plus y vivre. Je suis malade, je dois sortir. L'environnement vers lequel je me dirige me terrorise et m'attire de façon irrésistible. La sueur me coule du front. Je baisse la tête et je pousse un peu plus en avant. Mon sang bat si fort que j'ai l'impression que mon crâne va exploser. Je pleure, je renifle, je retiens mon souffle et j'avance encore un peu, à genoux, le long du couloir en plastique qu'on a construit comme extension à ma bulle

pour rendre ma sortie moins brutale et mieux protégée. J'y suis presque, j'ai les yeux complètement aveuglés par la sueur et les larmes, je suffoque, les poumons me font mal. J'y suis, voilà, je tends les bras, je sens qu'on me saisit doucement et qu'on m'installe sur un lit. Quelqu'un me passe une serviette chaude sur le visage et je me risque à ouvrir les yeux. Tout est clair, blanc, d'un éclat qui fait mal. On ferme les rideaux. Ma mère s'approche, m'enlace et m'embrasse. Elle a la peau fraîche; une odeur chaude et sucrée émane de son corps. Elle me caresse les cheveux et ne semble pas pouvoir se détacher de moi. Mon père est là aussi. Il m'embrasse avec beaucoup de ménagement comme si j'étais très, très fragile, puis il s'assied à côté de moi en gardant ma main entre les siennes. Je suis bien, je me sens à l'aise et je m'assoupis doucement dans les bras de ma famille. Les cauchemars qui m'assaillent sont toujours aussi violents. Cette fois, l'homme au masque et au couteau me saisit et me jette dans le vide du haut d'une falaise. Je me réveille en sueur et je comprends. Ce début n'est qu'une fin. Cette seconde naissance sera aussi illusoire que la première. Je n'ai pas les défenses nécessaires pour survivre dans ce monde.

La vieille magicienne ne vient plus. Je remonte seule dans ma bulle, je répète les formules magiques et les signes cabalistiques et je m'envole. Je flotte au-dessus d'une ville. J'observe les gens allant et venant dans leurs voitures, entrant et sortant des bâtiments de toutes sortes et je me rends compte que ma bulle n'était en fait pas aussi ésotérique que je pensais. Mon isolation était pénible, mais qu'en est-il pour celui ou celle qui passe ses jours à voyager de bulle en bulle? Parfois ils le font à deux ou à plusieurs, mais les bulles sont toujours là, elles existent partout.

J'ai de plus en plus mal. J'ai maintenant des tubes partout qui me relient à des machines, qui, me dit-on, m'aident à respirer, à filtrer les microbes, à vivre quoi. Ne serait-ce pas plutôt mourir? Mes sens, à peine découverts au sortir de ma bulle, m'abandonnent. Je ne suis qu'à demi-consciente. Je sais que mes parents sont souvent là lorsque j'ouvre les yeux, mais je trouve de plus en plus difficile de revenir. Je préfère rester juste au-dessous de la surface où tout est flou et confus, où même les cauchemars ne peuvent plus m'atteindre. Je me concentre très fort pour ne pas sombrer tout à fait dans la noire immensité qui s'étend au-dessous de moi et pour rester juste assez loin...

Je suis retournée flotter dans les airs. Le ciel était illuminé d'une étrange lueur et autour de moi, aussi loin que l'œil pouvait voir, flottaient d'autres bulles. Il y en avait des petites, il y en avait des grandes, et à l'intérieur de chacune d'elles était assis un enfant, un homme ou une femme, jeunes et vieux, de toutes les nationalités, de toutes les couleurs, de toutes les religions. Chacun et chacune évoluait dans l'univers, sans en bousculer l'équilibre. Ils partageaient mon espace, à leur façon, soutenus par une nouvelle vision globale où les espèces ne s'opposent plus et où tout a une raison d'être. Leur survie était assurée.